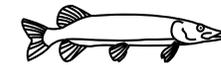




Entre un lac et une rivière

Lac de Paladru / Rivière Fure - Isère



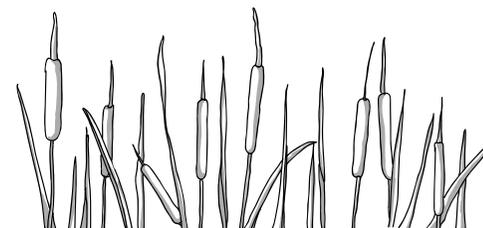
C'est d'abord l'histoire d'un lac et d'une rivière qui tentent de se mettre d'accord sur le partage de leur eau. Le lac de Paladru se remplit principalement quand il pleut, et son niveau varie très vite. La rivière Fure, elle, prend sa source dans le déversoir du lac, et dévale la vallée en se chargeant de l'eau des affluents qu'elle croise.

Le lac et la rivière n'ont en commun que l'eau qu'ils se partagent. Ils ne pourraient pas être plus différents. Le lac est partout. Il est visible, touristique... et privé. La Fure, elle, est une rivière industrielle, au service de l'homme. On ne la voit presque jamais, mais tout au long de son chemin, elle croise des dizaines de canaux qui la font travailler sur des turbines avant de la recracher un peu plus loin. C'est la « houille blanche », de l'énergie à l'état brut qui depuis le XIX^e siècle fait tourner les aciéries et générait des milliers d'emplois. Aujourd'hui, les usines ont presque toutes fermé. La rivière travaille toujours, mais principalement pour générer de l'hydroélectricité pour le compte d'entreprises privées.

La quantité d'eau prélevée au lac pour la rivière est réglementée depuis 1866, par un arrêté napoléonien. Mais la sécheresse de 2003 a révélé un ensemble de dysfonctionnements dans ce règlement historique. Si le niveau du lac baisse trop, les brochets ne fraient plus, les roselières sont menacées d'extinction, les fouilles archéologiques protégées par les eaux profondes risquent de souffrir de la lumière du jour. En 2003, une étude est lancée par le Syndicat Intercommunal du Bassin de la Fure (S.I.B.F) pour faire un état des lieux et définir les besoins respectifs du lac et de la rivière. Comment concilier des intérêts aussi divergents que ceux de l'environnement, du tourisme, de la pêche, et de l'industrie ? L'étude aboutit à

un nouveau règlement, en 2009, avantageux pour – presque – tout le monde : le bureau d'études Burgeap estime que pour maintenir un débit suffisant à la vie dans la rivière, les producteurs d'hydro-électricité devront moins turbiner et verront ainsi leurs revenus diminués de 18%. Pour rendre effective la situation, l'agence de l'eau propose un programme d'accompagnement du nouveau règlement local de gestion des eaux, indépendamment de l'obligation réglementaire d'augmentation du débit réservé, pour préserver la vie dans la rivière, et apportera un financement à hauteur de 50% de ces pertes aux entreprises. En échange, ces dernières doivent s'engager à installer des échelles à poissons dans les passages critiques.

L'histoire pourrait paraître simple, racontée comme cela. Ce serait oublier que ce n'est pas que celle d'un lac et d'une rivière qui se disputent de l'eau : c'est le récit d'hommes et de femmes engagés dans un combat historique. Le lac est géré par une société civile immobilière depuis 1874, représentée par Geneviève Matheron. La rivière et son débit, eux, sont pilotés par l'association syndicale de la Fure depuis 1866, aujourd'hui portée par Louis Blanc-Coquand, papetier de métier. Deux humains pour traduire les doléances de l'eau, deux personnages décidés à protéger leur territoire et ses enjeux.





Geneviève Matheron, gérante de la SCI du lac de Paladru.

Le lac de Paladru n'est pas difficile à trouver. Sur tous les ronds-points de la région, des pancartes guident le nouveau venu vers le bijou bleu. Pendant des siècles, il appartenait à la famille Clermont-Tonnerre. La SCI a une particularité : elle n'est pas propriétaire que des parcelles qui découpent le lac, mais également de l'eau elle-même.

Madame Matheron me reçoit dans sa petite maison blanche sur la berge. Une pendule carillonne, un chat miaule. Madame Matheron lui verse quelques croquettes pendant que je m'installe dans sa cuisine.

— Ici, les animaux sont prioritaires, vous savez ?

— Vous vivez avec beaucoup d'animaux ?

— Tous les poissons du lac, pour commencer.

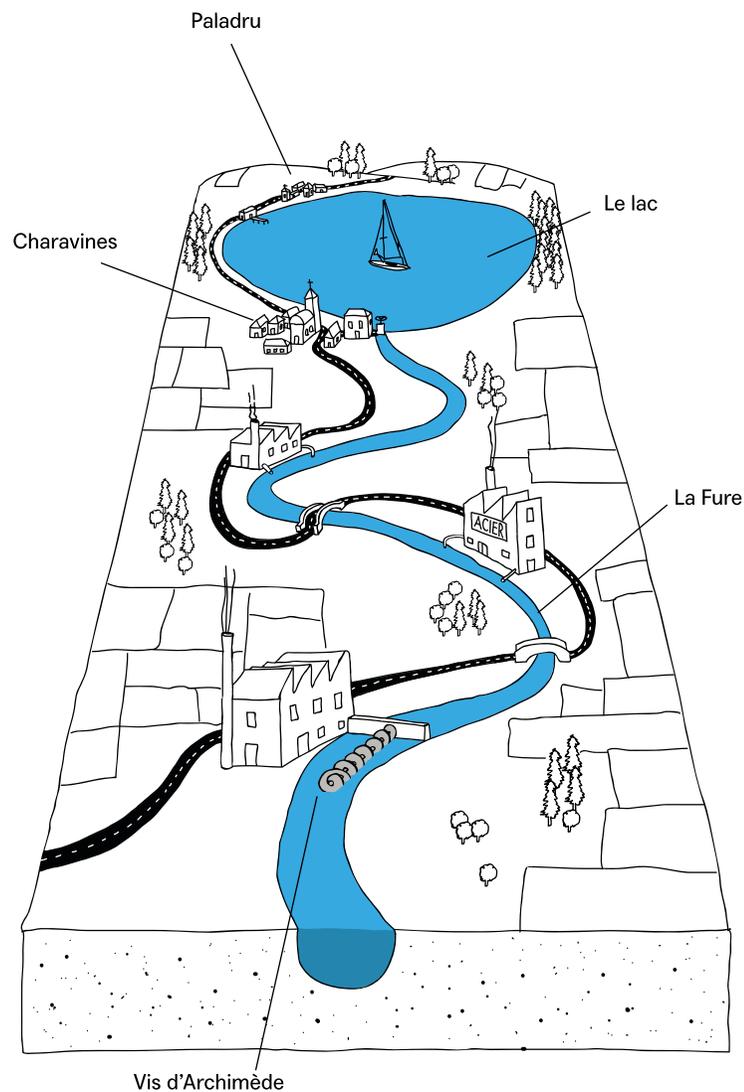
Madame Matheron a grandi les pieds dans l'eau. Quand je lui demande depuis quand elle gère la société du lac, elle répond :

— On peut dire que je m'occupe de ce lac depuis soixante-dix ans. Gamine, je passais mes journées ici. Je braconnais jusqu'à ce que le garde me surprenne et aille le raconter à mon père, qui était maire de la commune, et qui m'a passé l'envie de continuer. Mais plus sérieusement, ça fait vingt ans que je suis gérante de la SCI.

Un homme aux cheveux courts et au sourire discret gratte à la porte. Madame Matheron entrouvre la véranda et l'invite à entrer.

— Voilà le garde de notre lac. Et entre autres, homme de confiance. Alors il est garde, mais c'est aussi un homme de confiance.

— C'est bien d'avoir les deux casquettes, je ris.



— Il n'y a pas de casquettes, chez nous. Ma mentalité, c'est père de famille. Il fait partie de... enfin, il fait avancer le bateau. Au propre, comme au figuré !

Monsieur Despierre, en plus d'être garde et homme de confiance, a aussi été maire de Charavines. Embauché par la SCI, il s'occupe de faire respecter les consignes de sa dirigeante, et les arrêtés préfectoraux. Madame Matheron a un objectif : protéger le lac de Paladru de tout ce qui pourrait lui nuire. Elle se définit « pour l'environnement ». Elle secoue ses boucles argentées, et raconte qu'elle pouvait caresser le dos des brochets tout en nageant, quand elle était enfant. Dans une autre vie, elle est professeur de musique. Comme on accorde un orchestre, Mme Matheron veut que poissons, touristes et villages engloutis vivent ensemble en paix.

— Je suis très exigeante sur le comportement de chacun. La pêche n'empêchera pas de faire de la voile, et la voile doit respecter l'aviron. C'est aussi cela, ce que j'appelle la gestion en bon père de famille.

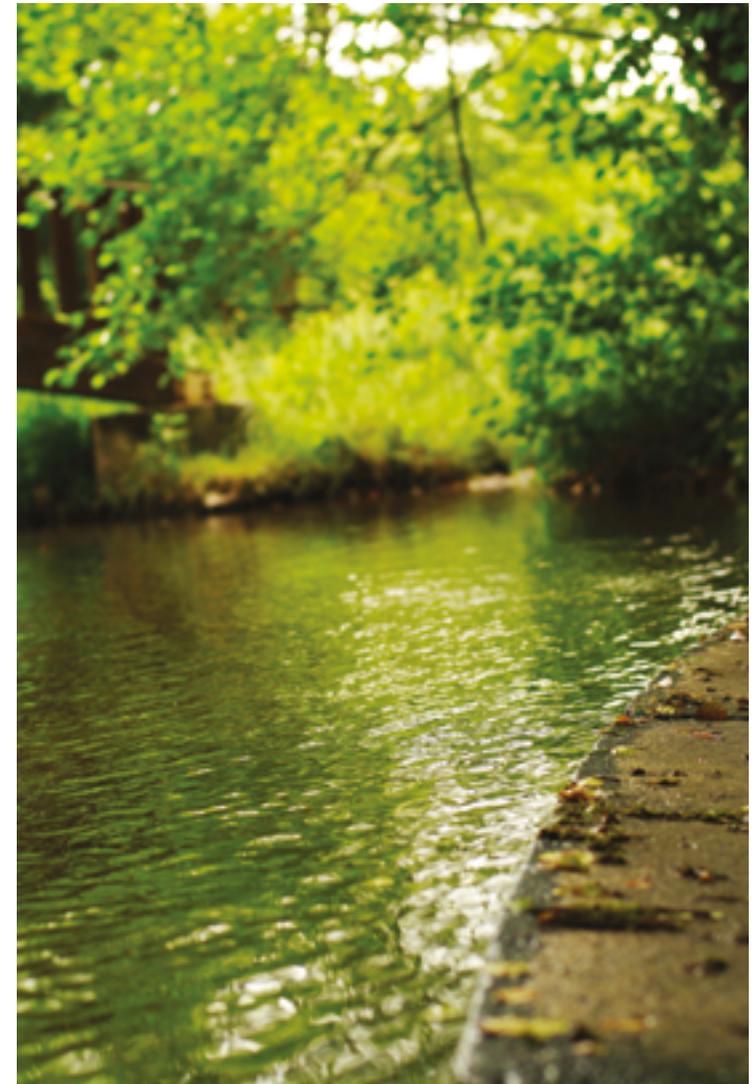
Pour naviguer, tous les clubs sportifs payent une redevance, réinvestie pour le bien-être du lac. Madame Matheron regrette les critiques qu'elle entend parfois, ou ce quolibet de « seigneurs du lac » dont sont taxés les propriétaires du lac, qui sont avant tout « des gens normaux ».

Ce qu'elle pense de la rivière Fure ?

— C'est une servitude, voilà tout ! Et une servitude, on la subit. Il faut que ce soit compatible avec la réalité du terrain. Il fallait régler tout ça. La Fure était, sous Napoléon III, un important couloir industriel, mais aujourd'hui il ne doit plus rester que trois usines. La servitude ne rime presque plus à rien. Enfin, elle existe.

Pour la dame du lac, la Fure est une « rivière de chômage » victime de la fin de l'industrialisation. Elle est le symbole d'une époque révolue. Son lac, lui, est bien là, bien vivant. Il amène des hordes de touristes chaque été, et fait le bonheur des pêcheurs. Madame Matheron me propose de partir en bateau admirer les roselières avec le garde. J'accepte, et le suis jusqu'à son petit bateau, amarré à un petit ponton de bois dans le jardin. Le temps est brumeux aujourd'hui, cette étendue d'eau sombre amène une ambiance étrange. Le garde est déçu. Il aurait aimé me montrer toutes les nuances de bleu du lac, et en particulier cette couleur turquoise provoquée par la craie lacustre et qui ravit les touristes. Au plus profond, l'eau atteint trente-six mètres de profondeur, et j'imagine sans peine des créatures immenses nageant dans les abysses sans jamais voir la lumière. Je demande à voir les fameuses vannes, la frontière entre les deux univers. Le garde m'apprend qu'elles sont gérées par M. Garampon – patronyme issu de « garde-pont » – comme père, grand-père et ancêtres avant lui. Les vannes n'ont rien de vraiment spectaculaire. Tous les jours, M. Garampon relève le niveau du lac et le débit de la rivière. Il inscrit les données sur une feuille bristol qu'il envoie à son patron, Louis Blanc-Coquand, et aux autres membres de l'association syndicale de la Fure. Monsieur Garampon ne voulait pas me recevoir avant d'avoir l'avis du chef : « Je ne fais rien sans l'accord de Blanc-Coquand », m'avait-il annoncé.

Après avoir rencontré la reine du lac, je veux connaître le chef de la rivière. Je m'enfoncé toujours plus bas dans la vallée. La lumière s'atténue pendant ma descente, petit à petit les arbres se densifient et mangent la lumière qui arrive jusqu'à moi. Sur

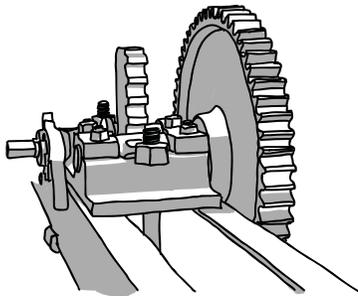


La rivière Fure a été aménagée par l'homme. De nombreux canaux servent encore aujourd'hui à utiliser la force de l'eau.

le chemin qui mène à la papeterie, je croise une autre voiture. C'est Louis Blanc-Coquand, que je ne connais pas encore, mais qui m'arrête d'un signe de la main.

— C'est vous la journaliste ? Et bien vous êtes en avance. Allez prendre vos repères en bas, je vais manger un peu de riz au lait et je vous rejoins.

Je me gare devant un portail rouillé qui a dû être blanc un jour. Un des battants est ouvert. J'entre. Je suis face à une grande maison à la façade fatiguée. Des vitres sont brisées, mais les fleurs sur le balcon laissent présumer que quelqu'un vit ici. Tout autour de moi, ce sont des centaines et des centaines de mètres carrés d'usine en apparence désaffectée. Il n'y a personne. Et c'est étrange d'être seule ici, tout au fond de cette vallée de l'Isère, devant une papeterie qui n'a plus produit de papier depuis le début des années quatre-vingt. Le temps s'est arrêté ici. Une oie hurle, et je sursaute. L'oie est enfermée dans un petit enclos avec quelques canards. Elle me regarde. Elle se baisse, allonge son cou, et hurle à nouveau. C'est un petit dragon gris qui s'il pouvait cracher du feu le ferait volontiers pour me calciner. Et puis ça me revient. Je me



souviens de tout ce que j'ai entendu de Louis Blanc-Coquand depuis que je suis arrivée dans l'Isère. « C'est un sacré bonhomme », celui qu'on surnomme « Blanc-Croquant ». L'oie crie à nouveau, et je ne peux m'empêcher de voir en cette première rencontre un présage effrayant de ce qui m'attend.

Aujourd'hui, M. Blanc-Coquand a enfilé une chemise. Il descend de sa voiture, et me lance un trousseau de clés.

— Attendez-moi dans la salle de réunion de la papeterie, au fond du couloir. J'ai encore quelques petites choses à régler, et je vous rejoins.

J'entre dans une pièce remplie d'anachronismes. Dans les rayons de la bibliothèque, des ouvrages anciens sur l'histoire de la papeterie. Des cartes napoléoniennes ont été jetées sur la table de bois, au milieu de chemises colorées. Sur les murs, des affiches du XIX^e côtoient les coupures de presse montrant le chef des lieux à côté de sa vis d'Archimède, une turbine de douze mètres de long utilisée pour produire près de cent kilowatts par heure. Louis Blanc-Coquand pousse la porte de la salle, et s'installe à côté de moi.

— Attaquez-moi, il me dit. Allez-y, attaquez, qu'on s'amuse un peu !

Je suis prise au dépourvu.

— Je sais ce que les gens du tour du lac pensent de nous. Ils croient comprendre le problème, mais ils n'y connaissent rien du tout !

— Je ne suis pas sûre de le comprendre. Expliquez-moi !

Louis Blanc-Coquand attrape une feuille, sur la table, à l'allure de parchemin. Il la brandit comme une preuve de sa bonne foi. Il s'agit d'un relevé des niveaux d'eau napoléonien.

— Les chiffres sont là, chez nous. L'association syndicale de la Fure est la seule à détenir les archives, depuis 1857. Dans les entreprises, en général, tout est consigné dans une grande armoire. Quand ils vendent, ils secouent l'armoire pour la vider. Il y a des pièces jonchées de paperasses, des documents dont tout le monde se fout, mais qui sont pourtant toute une partie de l'histoire. C'est la vie des gens qu'on jette à la poubelle ! Nous, on garde tout cela précieusement.

Et l'ancien papetier raconte. Il parle de la rivière Fure et de ses services rendus aux hommes, de cette époque bouillonnante en industries dans laquelle on appelait l'eau la « houille blanche », une énergie propre et inépuisable. Quand les papeteries ont commencé à fermer leurs portes, des particuliers ont racheté les microcentrales. Louis Blanc-Coquand est de ces gens-là. Il a acquis une immense papeterie désaffectée en 1982, avec ses trois microcentrales. Depuis, il continue à faire travailler l'eau pour produire de l'énergie renouvelable.

— Tout le monde s'intéresse au solaire, mais l'hydroélectricité est encore plus propre. Et pour faire de l'hydroélectricité, il faut bien de l'eau !

Louis Blanc-Coquand ne semble pas ému par la splendeur du lac. Pour lui, le bijou bleu est un grand réservoir destiné à faire vivre la rivière. Quand le bureau d'études a établi son état des lieux du partage des eaux, il s'est aperçu que le nouveau règlement allait entraîner une perte de 18 % du chiffre d'affaires des microcentraliers. Pour maintenir la vie dans la rivière, l'agence de l'eau a proposé d'apporter une aide à hauteur de la moitié de ces pertes. Il y avait deux conditions : l'Asa de la Fure devait retirer la plainte administrative posée



Louis Blanc-Coquand, président de l'association syndicale de la Fure.

en 2009 et assurer une continuité écologique, en modernisant les équipements et en permettant aux poissons de circuler librement dans la rivière par des échelles à poissons.

Louis Blanc-Coquand décide de me faire visiter les deux centrales les plus anciennes, dont l'une tourne depuis 1934. Nous partons tous les deux le long d'un chemin où l'herbe caresse le châssis de ma voiture. Nous traversons – toujours en voiture – des hangars immenses mangés par la végétation. « Je paye 20 000 euros chaque année pour débroussailler, et c'est en vain. » La microcentrale ressemble au laboratoire du Dr Frankenstein. Sur les murs, on peut voir des leviers, des manettes, des compteurs à aiguilles du début du siècle.

— Vous savez pourquoi je garde tout cela en l'état ?

— Pour la beauté ?

— C'est cela. Pour la beauté.

Nous sortons, et nous voilà au beau milieu de son empire, tout au fond de cette vallée où une vis d'Archimède tourne sans fin, sans jamais s'émouvoir des plaintes du lac. Louis Blanc-Coquand m'apprend qu'il y a quelques nuits, une fouine est entrée dans l'enclos où vit l'oie. Des faisans dorés ont été éventrés, et qu'il ne s'en remet pas. Derrière la microcentrale, on trouve aussi une bamboueraie, de nombreuses ruches, ou des élevages de vers à soie. Quand je passe devant l'enclos pour quitter la vallée, la pauvre oie ne me fait plus peur. Elle me prend peut-être pour une fouine.

Nous sommes en Isère, en 2015. Pourtant, le temps n'a pas la même densité ici qu'ailleurs. À première vue, la région paraît appartenir en tout point à notre monde. Mais en regardant

d'un peu plus près, on peut ressentir quelques failles dans la réalité. Et tout le monde semble trouver cela normal. Personne ne s'étonne de vivre en dehors du temps. Personne ne paraît interpellé par le fait que les habitants d'un hameau aient conservé un droit de pêche acquis en 1450, quand des paysans avaient sauvé la fille du seigneur de la noyade. Le lac dissimule deux villages engloutis, véritables Pompéi des eaux. Dans la vallée, les ossatures des industries sont restées, et se laissent doucement avaler par la végétation.

Finalement, rien n'a changé ici. L'eau continue de pleuvoir sur Paladru, puis de se déverser dans la Fure. Les poissons nagent, les turbines tournent, les roseaux se balancent au vent.

Je croyais démêler les torts et les raisons de chacun, pour découvrir enfin ce qu'il y avait derrière ces histoires de vannes, de débit d'eau, de niveau du lac. Personne ne semble avoir vraiment tort ou raison. J'ai simplement rencontré les personnages d'un conte de fées, tous deux dévoués à la protection de leur univers. Louis Blanc-Coquand est le représentant de cet autre monde de la vallée, un monde gardé par une oie et dans lequel les ouvriers ont été changés en abeilles. Comme un personnage du Petit Prince, il est assis sur sa planète. Geneviève Matheron, elle, ressemble à une fée qui nage au milieu des brochets dans cette étendue turquoise qui l'a vu grandir. Depuis sa maison blanche sur la rive, elle veille sur son lac. Elle s'attache à ce qu'il ne manque de rien, et surtout pas d'eau.

— C'est toute une histoire, je dis.

— Oui. Mais une histoire qui va bientôt se terminer, répond Louis Blanc-Coquand.